

Au cœur d'une école secrète de Kaboul

AFGHANISTAN | Depuis le retour des talibans en 2021, les jeunes filles sont privées d'enseignement secondaire. Des professeures poursuivent pourtant leur mission, souvent au péril de leur vie.

Louise Simondet
(textes et photos)
Envoyée spéciale
à Kaboul (Afghanistan)

LE SOLEIL S'EST PERCHÉ au-dessus de l'une des collines de Kaboul (Afghanistan). Près de la place Pole Sorkh, dans le district 4, les taxis aux teintes turquoise se livrent à leur va-et-vient habituel. Dans les méandres des rues poussiéreuses, à l'abri des regards, Darya, 31 ans, se prépare. Elle enfle une longue tenue pour camoufler jean et tee-shirt, puis cache ses cheveux sous un hijab sombre.

Tous les matins, la jeune femme brave les interdits pour aller enseigner à de jeunes Afghanes. « Je sais que c'est dangereux pour moi et mes étudiantes. Mais nous n'avons pas d'autre choix », expose-t-elle calmement.

Darya est professeure depuis dix ans et diplômée en sciences de l'université de Kaboul. C'était avant le retour des talibans, le 15 août 2021. « J'ai voué ma vie à transmettre mon savoir, je ne pouvais pas laisser tomber des élèves juste parce que ce sont des femmes. » Il y a trois ans, la jeune femme est entrée en résistance et depuis risque sa vie tous les jours « pour construire notre avenir ».

Pour rejoindre sa classe ce jour-là, il faut d'abord cheminer sur l'une des avenues centrales de Kaboul, verrouillée par un important dispositif de sécurité. Au loin se dessinent les cimes de l'Hindou Kouch. Les minutes s'écoulent, les checkpoints se succèdent. Le taxi arrête enfin sa course. Au fond d'une impasse, une porte métallique s'ouvre sur une maison aux voilages roses. C'est ici, dans le plus grand secret, que chaque jour Darya enseigne à une vingtaine d'adolescentes.

« L'éducation, c'est la liberté »

Car depuis la prise de la capitale par les fondamentalistes, la vie des Afghanes s'est recouverte d'un voile sombre. À coups de décrets, les maîtres du pays amputent les femmes de tous leurs droits élémentaires. En les privant d'éducation après 12 ans, ils ont jeté toute une génération de jeunes filles dans l'incertitude et le désespoir.

Plus tôt dans la matinée, Shirin s'est éclipse discrètement de son domicile. Elle connaît le chemin par cœur, à force, mais fait « toujours attention » et vérifie qu'on ne la suit pas. Lorsqu'elle franchit enfin le portail rouillé de la maison, son visage s'illumine. Recroquevillée dans une petite pièce, quelques-unes de ses camarades l'attendent déjà. Les cahiers s'ouvrent et la douce voix de Darya, qui relève son voile noir, rompt le silence. Shirin l'écoute avec attention.

À tout juste 16 ans, la jeune fille devrait vivre une période charnière, l'adolescence. Mais au lieu de passer ses journées au lycée pour préparer son entrée à la fac, elle étudie dans le plus grand secret. « Parce que je suis une femme, je suis privée d'éducation par notre gouvernement. C'est totalement ridicule. L'éducation, c'est la liberté. Un droit humain. »

Shirin se souvient parfaitement du moment où sa vie a basculé. C'était un jour d'examen, en mars 2022. « Notre professeure est entrée dans la classe et nous a dit que le gouvernement avait changé, que les filles devaient main-



tenant rentrer chez elles, murmure-t-elle. Ça a été le dernier jour où je suis allée à l'école. Depuis, le temps s'est arrêté pour moi. »

À côté d'elle, Bahor, 15 ans, raconte aussi le choc ressenti. « Nous avons toutes pleuré. Ma seconde réaction a été la rage et la colère, mais ça n'a rien changé. Ensuite, je me suis sentie très triste », raconte la jeune fille, toujours « en deuil de l'avenir » qu'elle « aurait pu avoir ». Bahor s'imaginait docteure. Comme sa camarade Shirin, elle a mis ses projets entre parenthèses. « J'ai beaucoup de rêves. Ils sont tous perdus que moi. Le seul espoir qu'il me reste, c'est cette école secrète », souffle-t-elle.

Face à cette situation catastrophique, certaines enseignantes ont refusé dès le départ de voir leurs élèves abandonner leurs études. Les cours se déplacent alors dans des logements privés. À l'intérieur, des pièces sont aménagées en salle de classe. La discrétion est devenue une condition de survie. À Kaboul, une maison peut ainsi devenir une école pendant quelques heures.

C'est le cas de la bâtisse qui abrite la classe de Darya.

Depuis la fenêtre entrouverte, des bribes de phrases transpercent le silence. Elles sont accompagnées du léger craquement que font les feuilles des cahiers rudimentaires quand on les tourne. Les élèves s'exercent, sous le regard bienveillant de leur professeure, aux subtilités du « present perfect » anglais.

« Des talibans sont devant le portail ! »

Dans ces classes, les étudiantes suivent autant que possible le programme d'enseignement secondaire. Les manuels scolaires sont très souvent récupérés, puis redistribués. Cette fragile armée éducative de l'ombre est soutenue par un réseau d'associations dont FemAid, une structure française qui compte un peu plus d'une quarantaine de classes à Kaboul. Et travaille avec une centaine d'enseignantes sur le territoire afghan (lire ci-contre).

Si la clandestinité est devenue leur seule protection, il arrive parfois que leurs activités soient découvertes. Darya se souvient d'un épisode traumatisant, fin juin. L'une de ses étudiantes se trouvait au tableau en train de décortiquer un problème de mathé-

matiques quand la propriétaire de la maison a surgi dans la classe : « Des talibans sont devant le portail », avertit-elle. « On était toutes terrorisées. Nous avons rapidement glissé les livres dans les sacs et distribué des corans aux élèves. J'ai placé une machine à coudre avec du tissu devant le tableau. Il fallait que la salle de classe ressemble à un cours de couture et d'enseignement du Coran », raconte la célibataire de 31 ans. Improviser, dissimuler. « Nous sommes comme des acteurs. »

Ce jour-là, l'intrusion s'est limitée à un contrôle sans suite, mais d'autres professeures n'ont pas eu cette chance. « Deux de nos collègues à Hérat (à 1 000 km de Kaboul, à l'ouest du pays) ont été emprisonnées pendant deux mois et condamnées à une amende de 30 000 afghanis. » Les élèves aussi ont conscience des conséquences. « J'ai discuté avec ma famille, mais nous avons décidé de prendre ce risque », précise l'une d'elles.

La peur accompagne chaque jour Razia, 16 ans, sur le chemin de l'école. « C'est très dangereux de venir ici. Mais si je veux réaliser mes rêves, je dois étudier », dit l'ado, qui se

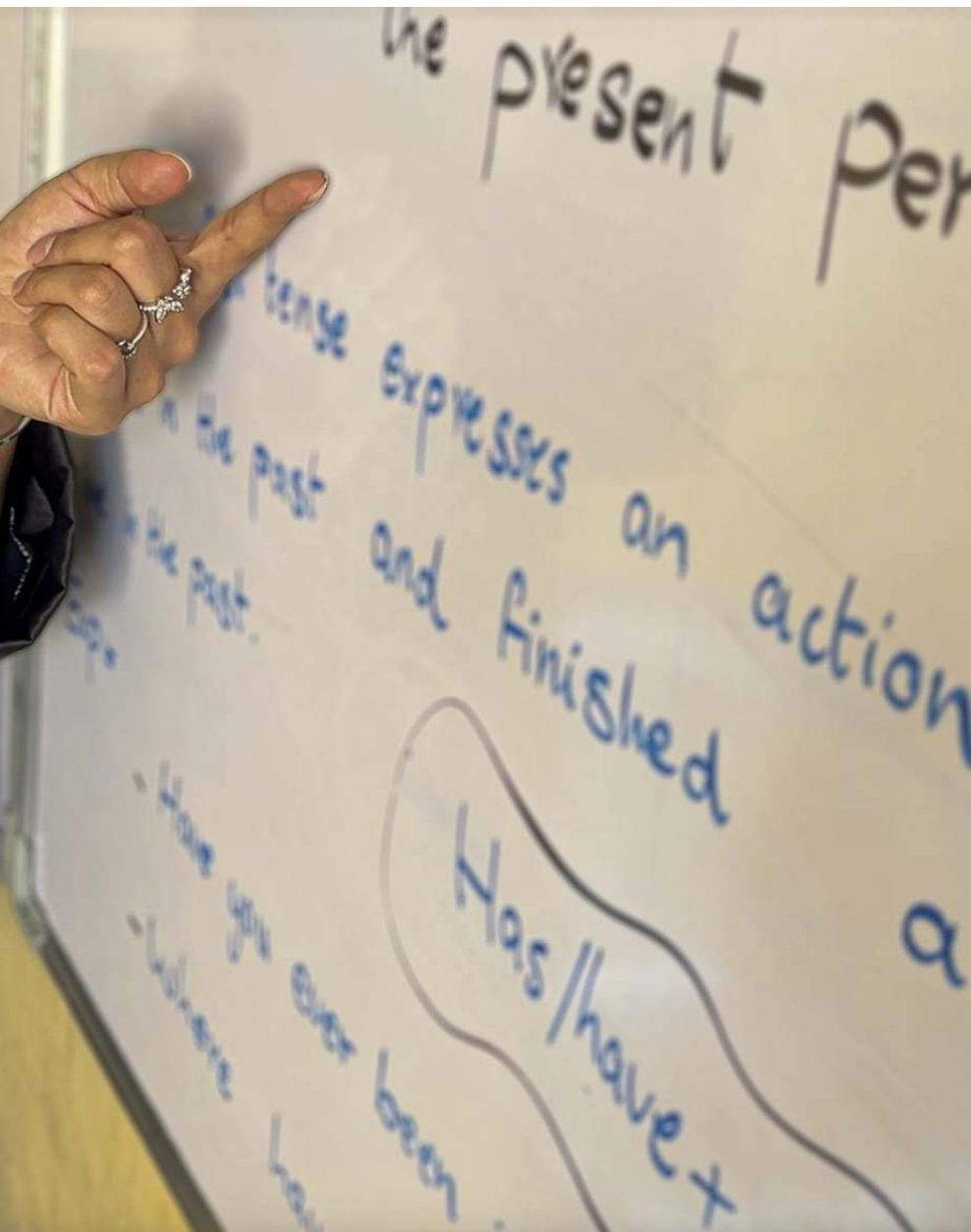


C'est très dangereux de venir ici. Mais si je veux réaliser mes rêves, je dois étudier.

Razia, une élève de 16 ans



L'enseignement se déplace désormais dans les logements privés, où des pièces sont aménagées en salle de classe.



RÉSISTANCE | « Ce n'était pas possible d'abandonner toutes ces filles »

Carol Mann, sociologue et présidente de l'association FemAid

UNE PORTE quelconque au fond d'une impasse. Dans cette maison privée en plein centre de Kaboul, chaque matin, l'une des pièces du rez-de-chaussée se transforme en salle de classe. La propriétaire l'a mise à la disposition de jeunes Afghanes pour leur permettre de poursuivre un semblant de scolarité. Quelques heures par jour arrachées à l'obscurantisme. La plupart de ces structures sont soutenues par des organisations internationales mais aussi des associations comme la française FemAid.

« Quand les talibans sont arrivés au pouvoir, je me suis dit que ce n'était pas possible d'abandonner toutes ces filles, explique Carol Mann, sociologue et présidente de l'association FemAid. On a décidé de créer une structure scolaire clandestine dès octobre 2021. »

Au départ, elle n'est composée que de quelques enseignantes. « La première classe a été lancée par mes deux sœurs dans la maison de mes parents », raconte Lutfia Atay, cheffe de projet à FemAid. Aujourd'hui, l'association travaille avec près de 100 pro-

fesseuses et 2 700 élèves dans plusieurs régions du pays. Dans ces écoles clandestines, des techniques de dissimulation sont mises en place en cas d'intrusion. Une machine à coudre est toujours positionnée à proximité des salles de cours pour faire croire à un atelier de couture. « J'en ai acheté près de 150 », souligne Carol Mann. Dans leurs sacs, les élèves emportent ainsi toujours quelques chutes de tissu.

Se faire passer pour des madrasas

Autre stratégie : se faire passer pour des madrasas, ces écoles réservées à l'apprentissage de l'islam. Ce sont les seuls endroits dont l'accès est encore autorisé aux filles. Avant chaque leçon, un coran est ainsi disposé la plupart du temps sur une étagère. « La sécurité, c'est notre plus grand problème, précise la présidente de FemAid. J'ai une enseignante qui paie un voisin pour surveiller les allées et venues près de chez elle. » Le passage à des cours en ligne est également privilégié en cas d'urgence.

Au pays des talibans, l'éducation est centrée sur la religion. Des familles conservatrices y déposent leurs filles. « Pour elles, souligne Lutfia, une madrasa peut représenter malgré tout une possibilité d'instruction. » Les écoles clandestines offrent une tout autre voie : celle de pouvoir suivre, même partiellement, le programme scolaire classique. « Les mères acceptent souvent d'envoyer leurs filles, même si les pères ou les frères s'y opposent », précise-t-elle. Sur l'interdiction de l'enseignement public pour les jeunes Afghanes, « les perceptions varient selon les milieux sociaux, les régions et les convictions religieuses », nuance encore Carole Mann.

Mais ce réseau de classes secrètes reste fragile. Il repose à la fois sur des dons, le difficile recrutement d'enseignantes, mais aussi sur un environnement suffisamment discret pour permettre l'implantation de ces cours au nez et à la barbe des talibans. « Tout projet éducatif féminin est perçu comme subversif par le pouvoir en place. Nous devons toujours être sur la défensive », souligne Carol Mann. « Mais nous continuerons de nous battre pour que ces filles aient accès à l'éducation. »



La sécurité, c'est notre plus grand problème. Une enseignante paye un voisin pour surveiller les allées et venues.

Carol Mann, présidente de l'association Femaid

Kaboul (Afghanistan), le 13 août. Quelques heures arrachées à l'obscurantisme permettent à de jeunes filles de suivre un programme scolaire classique.

rappelle avec nostalgie son ancien uniforme « noir avec des rayures blanches ». Constamment aux aguets, elle a appris avec ses camarades à vivre avec toutes ces contraintes. « C'est une grande responsabilité pour notre professeure d'accepter d'enseigner. C'est une héroïne. Notre héroïne », souligne Razia en regardant Darya avec admiration.

Une grande détresse psychologique

Aujourd'hui, toutes ces écoles représentent un enjeu qui dépasse largement la seule question scolaire. L'effacement progressif des Afghanes du système éducatif et de la vie publique s'accompagne également pour elles d'une grande détresse psychologique. Darya est en effet consciente de cette souffrance : « Certaines de mes étudiantes se sont trouvées dans un grand désarroi. »

À la fin du cours, Asma, 16 ans, lunettes fines sur le

nez et cheveux couverts d'un long voile noir, tient absolument à s'exprimer. « Parfois, je me demande pourquoi je dois me cacher pour étudier », insiste timidement la jeune femme, soulignant que beaucoup de ses camarades ont fait « des dépressions » à la suite de cette interdiction.

Asma aussi a eu un passé d'écoulière, les matins à préparer son cartable, les papotages entre amies, l'appréhension avant les examens, l'impatience des vacances scolaires... « C'est une très bonne élève », nous glisse Darya. Elle voudrait devenir plus tard « diplomate à l'ONU » pour « aider toutes les femmes ».

Pour briser ce mur de solitude, des ONG internationales tentent d'offrir des espaces d'écoute en ligne. Des cours se développent sur la Toile. Carol Mann, la présidente de l'association FemAid, en dispense d'ailleurs depuis la France. « En ce moment, on est en train d'amorcer la lecture d'Hannah Arendt. Ce qui me paraît important, c'est que ces jeunes filles se rendent compte que le totalitarisme afghan a une histoire. Toutes ces femmes, toutes ces jeunes, font de la résistance en



Le réseau de classes secrètes exige un environnement discret, parmi les habitations.

apprenant, en étudiant et en imaginant un avenir. »

L'horloge indique déjà la fin du cours. Les adolescentes rangent leurs cahiers. Puis, discrètement, par petits groupes, se glissent dans l'entre-bâillure de la porte. En cette fin d'été, l'air chaud emplit les narines et rend très vite la peau moite. Au détour d'une artère, les voilà qui se séparent, avalées dans le grand labyrinthe de Kaboul.



Dans leur sac, les élèves emportent leurs manuels mais aussi quelques chutes de tissu pour faire croire à un cours de couture.